

# SPINOZA (1632-1677)

## L'ÉTHIQUE (1675)

Traduction de Armand GUERINOT (1930)

### DÉMONTRÉE SELON LA MÉTHODE GÉOMÉTRIQUE ET DIVISÉE EN CINQ PARTIES où il est traité

I. De Dieu.

II. De la Nature et de l'Origine de l'Esprit.

III. De l'Origine et de la Nature des Sentiments.

IV. De la Servitude humaine, ou des Forces des Sentiments.

V. De la Puissance de l'Entendement, ou de la Liberté humaine.

### APPENDICE DE LA PREMIERE PARTIE

Par ce qui précède, j'ai expliqué la nature de Dieu et ses propriétés, à savoir : qu'il existe nécessairement, qu'il est unique, qu'il est et agit d'après la seule nécessité de sa nature, qu'il est cause libre de toutes choses et de quelle façon il l'est, que toutes choses sont en Dieu et dépendent de lui de telle sorte que, sans lui, elles ne peuvent ni être ni être conçues, et enfin que toutes choses ont été prédéterminées par Dieu, non certes par la liberté de sa volonté, autrement dit par son bon plaisir absolu, mais par la nature absolue de Dieu, autrement dit par sa puissance infinie.

En outre, partout où l'occasion m'en a été donnée, j'ai eu soin d'écarter les préjugés qui pouvaient empêcher que mes démonstrations ne fussent perçues ; mais comme il reste encore beaucoup de préjugés qui pouvaient et peuvent empêcher aussi, et même au plus haut point, que les hommes ne puissent saisir l'enchaînement des choses de la façon dont je l'ai expliqué, j'ai pensé qu'il valait la peine de soumettre ici ces préjugés à l'examen de la raison. D'ailleurs, tous les préjugés que j'entreprends de signaler ici dépendent d'un seul, à savoir : que les hommes supposent communément que toutes les choses naturelles agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin, et bien plus, qu'ils admettent pour certain que Dieu lui-même dispose tout en vue d'une certaine fin, car ils disent que Dieu a fait toutes choses en vue de l'homme, et l'homme à son tour pour qu'il lui rendît un culte. C'est donc ce seul préjugé que je considérerai d'abord, en cherchant en premier lieu pour quelle raison la plupart des hommes se plaisent à ce préjugé et pourquoi tous sont naturellement enclins à l'embrasser ; ensuite j'en montrerai la fausseté, et enfin je montrerai comment en sont issus les préjugés relatifs au *bien* et au *mal*, au *mérite* et à la *faute*, à la *louange* et au *blâme*, à l'*ordre* et à la *confusion*, à la *beauté* et à la *laideur*, et aux autres choses de même genre.

Ce n'est cependant pas le lieu de déduire ces choses de la nature de l'esprit humain. Il me suffira ici de poser en principe ce qui doit être reconnu par tous, à savoir : que tous les hommes naissent ignorants des causes des choses, et que tous ont l'appétit de rechercher ce qui leur est utile, de quoi ils ont conscience.

De là il suit, en premier lieu, que les hommes se croient libres, par-ce qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et qu'ils ne pensent pas, même en rêve, aux causes par lesquelles ils sont dis-posés à appéter et à vouloir, parce qu'ils les ignorent.

Il suit, en second lieu, que les hommes agissent toujours en vue d'une fin, à savoir en vue de l'utile qu'ils appètent ; d'où il résulte qu'ils ne cherchent jamais à savoir que les causes finales des choses accomplies, et que, dès qu'ils en ont connaissance, ils se tiennent en repos, car alors ils n'ont plus aucune raison de douter. S'ils ne peuvent avoir connaissance de ces causes par autrui, il ne leur reste qu'à se retourner vers eux-mêmes et à réfléchir aux fins par lesquelles ils ont coutume d'être déterminés à des actions semblables, et à juger ainsi nécessairement, par leur propre disposition, de la disposition d'autrui. En outre, comme ils trouvent en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes un grand nombre de moyens qui leur servent beaucoup à se procurer ce qui leur est utile, comme, par exemple, les yeux pour voir, les dents pour mâcher, les herbes et les animaux pour s'alimenter, le soleil pour s'éclairer, la mer pour nourrir les poissons, etc., il en résulte qu'ils considèrent toutes les choses naturelles comme des moyens en vue de ce qui leur est utile. Et comme ils savent que ces moyens, ils les ont trouvés, mais non pas préparés, ils ont déduit de là raison de croire qu'il y a quelqu'un d'autre qui a préparé ces moyens à leur usage. Car, après avoir considéré les choses comme des moyens, ils n'ont pu croire qu'elles se sont faites elles-mêmes ; mais, des moyens qu'ils ont coutume de se préparer pour eux-mêmes, ils ont dû conclure qu'il y a un ou quelques maîtres de la Nature, doués de la liberté humaine, qui ont pris soin de tout pour eux et qui ont tout fait pour leur usage. Or, comme ils n'avaient jamais eu aucune connaissance de la disposition de ces êtres, ils ont dû en juger d'après la leur, et ils ont ainsi ad-mis que les Dieux disposent tout pour l'usage des hommes, afin de se les attacher et d'être tenus par eux dans le plus grand honneur. D'où il résulta que chacun d'eux, suivant sa propre disposition, inventa des moyens divers de rendre un culte à Dieu, afin que Dieu lui marquât de la prédilection sur tous les autres, et disposât de la Nature entière à l'usage de leur aveugle désir et de leur insatiable avidité. De la sorte, ce préjugé s'est tourné en superstition et a poussé de profondes racines dans les esprits ; ce qui fut une raison pour chacun de s'appliquer de tout son effort à comprendre les causes finales de toutes choses et à les expliquer. Mais en cherchant à montrer que la Nature ne fait rien en vain (c'est-à-dire qui ne soit à l'usage des hommes), ils semblent n'avoir montré rien d'autre, sinon que la Nature et les Dieux tombent dans le délire aussi bien que les hommes. Voyez, je vous prie, à quoi cela aboutit enfin ! Parmi tant d'avantages qu'offre la Nature, ils ont dû trouver un grand nombre d'inconvénients, comme les tempêtes, les tremblements de terre, les maladies, etc., et ils ont admis que ces événements provenaient de ce que les Dieux étaient irrités des offenses que leur avaient faites les hommes ou des fautes commises dans leur culte ; et quoique l'expérience protestât chaque jour et montrât par des exemples en nombre infini que les avantages et les inconvénients échoient indistinctement aux pieux aussi bien qu'aux impies, ils n'ont pas cependant renoncé à ce préjugé invétéré : il leur a été, en effet, plus facile de ranger ce fait parmi d'autres choses inconnues dont ils ignoraient l'usage, et de garder ainsi leur état actuel et inné d'ignorance, que de détruire toute cette construction et d'en inventer une nouvelle. Ils ont donc admis pour certain que les jugements des Dieux dépassent de très loin la portée de l'intelligence humaine ; et cette seule raison certes eût pu faire que la vérité demeurât à jamais cachée au genre humain, si la Mathématique, qui s'occupe non des fins, mais seulement des essences et des propriétés des figures, n'avait montré aux hommes une autre règle de vérité. Outre la Mathématique d'ailleurs, d'autres raisons encore (qu'il est superflu d'énumérer ici) peuvent être assignées, pour lesquelles il a pu se faire que les hommes prissent garde à ces préjugés communs et fussent amenés à la vraie connaissance des choses.

Par là, j'ai suffisamment expliqué ce que j'ai promis en premier lieu. Pour montrer maintenant

que la Nature n'a aucune fin à elle prescrite, et que toutes les causes finales ne sont rien que des fictions humaines, je n'aurai pas besoin de beaucoup de peine. Je crois, en effet, l'avoir déjà assez établi, tant par les principes et les causes d'où j'ai montré que ce préjugé a tiré son origine, que par la proposition 16 et les corollaires de la proposition 32, et en outre par toutes les raisons par lesquelles j'ai montré que tout dans la Nature procède selon une nécessité éternelle et une souveraine perfection. J'ajouterai cependant encore ceci, que cette doctrine finaliste renverse totalement la Nature. Car ce qui, en réalité, est cause, elle le considère comme effet, et inversement. Ensuite, ce qui par nature est antérieur, elle le fait postérieur. Enfin, ce qui est le plus élevé et le plus parfait, elle le rend le plus imparfait. Car (en laissant de côté les deux premiers points qui sont évidents par eux-mêmes), comme il est établi par les propositions 21, 22 et 23, cet effet-là est le plus parfait, qui est produit immédiatement par Dieu, et plus une chose a besoin, pour être produite, d'un plus grand nombre de causes intermédiaires, plus elle est imparfaite. Mais si les choses qui ont été produites immédiatement par Dieu eussent été faites pour que Dieu atteignît sa fin, alors nécessairement les dernières, à cause desquelles les premières ont été faites, seraient les plus excellentes de toutes. Ensuite cette doctrine enlève la perfection de Dieu : car si Dieu agit en vue d'une fin, il appète nécessairement quelque chose dont il est privé. Et, bien que les théologiens et les métaphysiciens distinguent entre une fin de besoin et une fin d'assimilation, ils avouent cependant que Dieu a tout fait pour lui-même, et non pour les choses à créer, parce que, avant la création, ils ne peuvent, en dehors de Dieu, rien assigner pour quoi Dieu eût agi ; par conséquent ils sont nécessairement contraints d'avouer que Dieu était privé des choses en vue desquelles il a voulu préparer des moyens, et qu'il désirait ces choses, comme il est clair de soi-même.

Et il ne faut pas laisser de côté ici que les partisans de cette doctrine, qui ont voulu faire montre de leur talent en assignant des fins aux choses, ont, en vue de prouver leur dite doctrine, apporté un nouveau mode d'argumentation, à savoir la réduction, non à l'impossible, mais à l'ignorance ; ce qui montre qu'il n'y avait aucun autre moyen d'argumenter en faveur de cette doctrine. Car si, par exemple, une pierre est tombée de quelque toit sur la tête de quelqu'un et l'a tué, ils démontreront que la pierre est tombée pour tuer l'homme, de la façon suivante : Si, en effet, elle n'est pas tombée à cette fin par la volonté de Dieu, comment tant de circonstances (souvent, en effet, un grand nombre concourent en même temps) ont-elles pu concourir par hasard ? Vous répondrez peut-être que cela est advenu parce que le vent soufflait et que l'homme passait par là. Mais ils insisteront : Pourquoi le vent soufflait-il à ce moment-là ? Pourquoi l'homme passait-il par là en ce même moment ? Si vous répondez de nouveau que le vent s'est levé parce que la mer, le jour précédent, par un temps encore calme, avait commencé de s'agiter, et que l'homme avait été invité par un ami, ils insisteront de nouveau, car ils n'en finissent pas de poser des questions : Pourquoi donc la mer était-elle agitée ? Pourquoi l'homme a-t-il été invité à ce moment-là ? et ils ne cesseront ainsi de vous interroger sur les causes des causes, jusqu'à ce que vous vous soyez réfugié dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'asile de l'ignorance. De même aussi, quand ils voient la structure du corps humain, ils s'étonnent, et de ce qu'ils ignorent les causes de tant d'art, ils concluent que cette structure n'est pas due à un art mécanique, mais à un art divin ou surnaturel, et qu'elle est formée de telle façon que nulle partie ne nuise à l'autre. Et de là il arrive que celui qui cherche les vraies causes des miracles et s'applique à comprendre en savant les choses naturelles, au lieu de les admirer comme un sot, est sans réflexion tenu pour hérétique et impie, et proclamé tel par ceux que le vulgaire adore comme les interprètes de la Nature et des Dieux. Car ils savent que, l'ignorance une fois détruite, disparaît la surprise, qui est l'unique moyen qu'ils possèdent d'argumenter et de conserver leur autorité. Mais je laisse ces considérations et j'en arrive à ce que j'ai décidé de traiter en troisième lieu.

Après que les hommes se furent persuadé que tout ce qui se produit se produit pour eux, ils ont dû juger que, dans chaque chose, le principal est ce qui leur est le plus utile, et estimer pour les plus excellentes toutes celles dont ils étaient le plus heureusement affectés. Ainsi ont-ils dû former ces notions par lesquelles ils expliquent les natures des choses, à savoir le *Bien*, le *Mal*, l'*Ordre*, la *Confusion*, le *Chaud*, le *Froid*, la *Beauté* et la *Laideur* ; et du fait qu'ils s'estiment libres, sont nées

les notions suivantes : la *Louange* et le *Blâme*, la *Faute* et le *Mérite*. Mais ces dernières, je les expliquerai plus loin, quand j'aurai traité de la nature humaine, et je vais m'occuper ici brièvement des premières.

Donc, tout ce qui contribue à la santé ainsi qu'au culte de Dieu, les hommes l'ont appelé *Bien*, tandis que ce qui leur est contraire, ils l'ont appelé *Mal*. Et comme ceux qui ne comprennent pas la nature des choses n'affirment rien des choses, mais les imaginent seulement et prennent l'imagination pour l'entendement, ils croient donc fermement qu'il y a de l'*Ordre* dans les choses, ignorants qu'ils sont et de la nature des choses et de leur propre nature. Lorsque, en effet, les choses sont disposées de façon que, nous les représentant par les sens, nous puissions les imaginer facilement, et par suite nous les rap-peler facilement, nous disons qu'elles sont bien ordonnées ; tandis que, dans le cas contraire, nous disons qu'elles sont mal ordonnées ou *confuses*. Et comme les choses que nous pouvons imaginer facilement nous sont plus agréables que les autres, les hommes préfèrent donc l'ordre à la confusion, comme si l'ordre était quelque chose dans la Nature, sauf par rapport à notre imagination. Et ils disent que Dieu a créé toutes choses avec ordre, et de cette façon, sans le savoir, ils attribuent à Dieu l'imagination, à moins qu'ils ne veuillent peut-être que Dieu, pourvoyant à l'imagination humaine, ait disposé toutes choses de façon qu'ils pussent les imaginer le plus facilement ; et peut-être cette objection ne les arrêterait-elle pas, qu'il se trouve une infinité de choses qui surpassent beaucoup notre imagination, et un grand nombre qui la confondent à cause de sa faiblesse. Mais en voilà assez à ce sujet.

Quant aux autres notions, elles ne sont rien non plus que des façons d'imaginer, par lesquelles l'imagination est diversement affectée ; et pourtant les ignorants les considèrent comme les attributs principaux des choses, parce que, comme nous l'avons dit déjà, ils croient que toutes choses ont été faites pour eux ; et ils disent que la nature d'une chose est bonne ou mauvaise, saine ou gâtée et corrompue, selon qu'ils en sont affectés. Par exemple, si le mouvement que les nerfs reçoivent des objets représentés par les yeux contribue à la santé, on dit *beaux* les objets qui en sont cause, tandis que l'on dit *laid*s ceux qui provoquent un mouvement contraire. De leur côté, ceux qui émeuvent la sensibilité par les narines, on les appelle odoriférants ou fétides ; ceux qui l'émeuvent par la langue, doux ou amers, sapides ou insipides, etc. Ceux qui l'émeuvent par le toucher sont dits durs ou mous, rugueux ou lisses, etc. Et ceux enfin qui impressionnent les oreilles, on dit qu'ils produisent un bruit, un son ou une harmonie, et cette dernière a fait perdre la raison aux hommes, au point qu'ils ont cru que Dieu aussi en était ravi. Il ne manque même pas de philosophes qui se sont persuadé que les mouvements célestes composent une harmonie.

Tout cela montre assez que chacun a jugé des choses selon la dis-position de son cerveau, ou plutôt a tenu pour les choses elles-mêmes les affections de son imagination. Aussi n'est-il pas étonnant (pour le noter en passant) qu'il se soit élevé entre les hommes autant de controverses que nous en constatons, d'où est sorti enfin le Scepticisme. Car, bien que les corps humains conviennent en beaucoup de points, ils diffèrent cependant en un très grand nombre, et, par suite, ce qui paraît bon à l'un paraît mauvais à l'autre, ce qui est en ordre pour l'un semble confus à l'autre, ce qui est agréable à l'un est désagréable à l'autre ; et ainsi des autres choses sur lesquelles je ne m'étends pas ici, tant parce que ce n'est pas le lieu d'en traiter expressément, que parce que tout le monde en a suffisamment fait l'expérience. Tout le monde, en effet, répète : « Autant de têtes, autant d'avis ; chacun abonde dans son sens ; il n'y a pas moins de différence entre les cerveaux qu'entre les palais. » Et ces adages montrent assez que les hommes jugent des choses selon la disposition de leur cerveau et les imaginent plutôt qu'ils ne les comprennent. Car s'ils comprenaient les choses, les connaissances qu'ils en auraient pourraient, comme le prouve la Mathématique, sinon attirer, du moins convaincre tout le monde.

Nous voyons donc que toutes les raisons par lesquelles le vulgaire a coutume d'expliquer la Nature ne sont que des façons d'imaginer, et ne révèlent la nature d'aucune chose, mais seulement la constitution de l'imagination ; et puisque ces raisons ont des noms, comme s'il s'agissait d'être

existant en dehors de l'imagination, je les appelle des êtres, non de raison, mais d'imagination ; et par suite, tous les arguments qui sont tirés contre nous de semblables notions peuvent être facilement réfutés. Beaucoup de gens, en effet, ont coutume d'argumenter de cette sorte : Si toutes choses ont suivi de la nécessité de la nature souverainement parfaite de Dieu, d'où proviennent donc tant d'imperfections dans la Nature, à savoir : la corruption des choses jusqu'à la fétidité, leur laideur jusqu'à provoquer la nausée, la confusion, le mal, la faute, etc. ? Mais, comme je viens de le dire, il est facile de les réfuter. Car la perfection des choses ne doit s'estimer que de leur seule nature et puissance, et les choses ne sont pas plus ou moins parfaites, selon qu'elles flattent la sensibilité des hommes ou qu'elles l'offensent, selon qu'elles conviennent à la nature humaine ou lui répugnent. Quant à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a pas créé tous les hommes de façon qu'ils se gouvernassent selon le seul commandement de la Raison, je ne leur réponds rien d'autre, sinon que cela provient de ce que la matière ne lui a pas fait défaut pour créer toutes choses, depuis le plus haut degré de perfection jusqu'au plus bas, ou, pour parler plus proprement, de ce que les lois de la Nature même ont été assez amples pour suffire à la production de tout ce qui peut être conçu par un entendement infini, comme je l'ai démontré par la proposition 16.

Tels sont les préjugés que je me suis proposé de signaler ici. S'il en reste encore de même farine, chacun pourra s'en guérir avec un peu de réflexion.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE